

L'ÉMIGRATION DES SAVOYARDS EN ALGÉRIE SOUS LE SECOND EMPIRE

Jean RENAUD

Je ne suis pas historien, mais je voudrais vous narrer une aventure banale et tragique, simplement humaine. Une aventure, où l'espoir et les incertitudes se disputent la vie d'êtres emportés par des forces supérieures qui les dépassent. Je souhaiterais surtout essayer d'expliquer comment cette odyssée des Savoyards en Algérie s'intègre dans une longue et tumultueuse histoire. C'est l'histoire de la Méditerranée, cette mer qui bat à une encablure de notre porte, à la fois prometteuse et cruelle... oui, prometteuse et cruelle.

Le 13 juin 1830, l'amiral Duperré a fait rallier ses escadres en face d'Alger. Le lendemain, les troupes du maréchal Bourmont débarqueront à Sidi-Ferruch. Pour les contemporains, cette expédition militaire de grande envergure apparaît surtout comme une opération de police internationale, avec des considérations de politique intérieure qui se révéleront finalement assez secondaires à long terme. Bourmont et Duperré partent-ils à la conquête d'une contrée dont ils savent peu de choses, d'un pays dont le nom n'existe alors pas encore et sera inventé par les Français eux-mêmes? Certainement pas !

Les escadres de Duperré défilent ce jour-là devant les côtes d'un continent dont même le nom actuel est d'origine incertaine, peut-être romaine, car en Campanie le terme latin *Africus ventus* désignait le « vent pluvieux » en provenance de la région de Carthage. Quant à l'Afrique du Nord, nous devons son nom de Maghreb aux arabes qui l'ont toujours appelé *Jezirat Al-Maghrib*, la « péninsule du couchant ».

D'un point de vue géostratégique, pour employer une terminologie actuelle, on ne soulignera jamais assez que ce qui est en cause ce jour-là, et pour un siècle, c'est d'abord la maîtrise de la Méditerranée. Pendant plus de deux millénaires, cette matrice de tant de civilisations qui lie trois continents portera le commerce, la langue et la culture, mais aussi la puissance guerrière des peuples qui la bordent ou qui y parviennent, après une si longue marche pour certains. Les Savoyards seront les derniers arrivants en Algérie. Leur histoire est exceptionnelle, car ils vont venir s'établir en Kabylie, c'est-à-dire chez des berbères, qui sont les premiers habitants de cette terre.

Les hommes qui ont peuplé l'Afrique du Nord depuis l'origine de l'histoire interrogent ethnologues et linguistes. Nous appelons l'ensemble des ethnies autochtones d'Afrique du Nord « berbères », à cause des Romains pour qui ils étaient des « barbares », avec moins de connotation péjorative qu'on ne le pense souvent. Dans l'antiquité, suivant les lieux et les époques, ils seront aussi connus sous les noms de Libyens, Maures, Gétules, Garamantes ou encore Numides. Leur présence est attestée dès 1300 avant J-C. Protégés au sud par les immensités sahariennes, ils sont des sédentaires regroupés en confédérations de tribus qui exploitent la partie septentrionale de l'Afrique du Nord, la plus riche. Depuis le Maroc actuel jusqu'à la Libye, ils se concentrent en général dans des zones montagneuses : Atlas, Rif et région de Figuig au Maroc; Saoura, Chenoua, Kabylie, Aurès et région de Tlemcen en Algérie; plus Mzab et aires de nomadisation Touareg dans le grand sud. Leur dispersion géographique explique qu'ils parlent différentes langues et dialectes. Mais tous sont issus du Berbère ancien ou « Tamazight », langue surtout riche d'une forte tradition orale. Depuis leurs montagnes transformées en forteresses inexpugnables, ils surveillent la mer d'où sont venus tous les envahisseurs, à l'exception notable des Arabes. Ils protègent farouchement leur liberté en s'unissant pour lutter avec détermination contre les conquérants, tous les conquérants, et ils furent nombreux.

Juifs	- 814
Comptoirs Phéniciens	-1250
Fondation	Carthage -814 Rome -753
Carthaginois	-814 à -146
Romains	-25 à +430
Division	Empire +395

Vandales	430 à 533
Byzantins	533 à 647
Arabes	647...
Division Méditerranée	Nord/Sud 647
Espagnols	1503 à 1792
Ottomans	1519 à 1830

Les occupants de la Berbérie

Viendront s'établir chez les Berbères :

- des collectivités de Juifs, dont la présence en Afrique du Nord remonterait selon la légende au X^e siècle avant l'ère chrétienne et serait attestée dès 814 avant J-C.
- des Phéniciens qui créeront des échelles sur les côtes d'Afrique du Nord et d'Espagne dès 1250 avant J-C et fonderont en 814 avant J-C la puissante et influente Carthage.
- Rome, créée à la même époque, s'opposera furieusement à Carthage pour la domination de la Méditerranée et la détruira en 146 avant JC.

Dans sa remarquable présentation de 2011 sur cette ville, notre collègue Roland Billault nous a opportunément rappelé que son territoire fut colonisé huit fois !

- La puissance romaine s'étendra progressivement sur toute l'Afrique du Nord, en Algérie de 25 avant J-C à 430 après J-C. Elle se disloquera pratiquement avec une grande césure de l'histoire : la division de l'Empire Romain décidée par Théodose le Grand en 395.

- Profitant de la déliquescence de l'Empire Romain d'Occident, le Roi vandale Genséric débarquera dans l'ouest de l'Afrique du Nord à partir de l'Espagne en 429. Les Vandales établiront un royaume dans la partie côtière de ces contrées. Il durera un siècle.

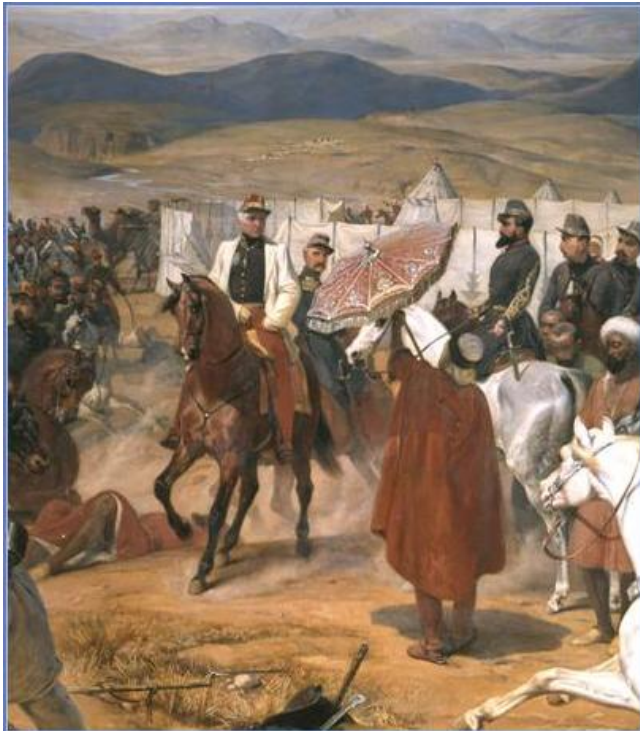
- Dans sa tentative désespérée pour restaurer l'Empire Romain, l'empereur byzantin Justinien 1^{er} fait intervenir en 533 ses troupes conduites par Bélisaire qui éliminent les Vandales. Le pouvoir byzantin perdurera en Afrique du Nord pendant un siècle. L'Afrique du Nord centrale et orientale est en majorité chrétienne au cours du VII^e siècle.

- Un événement capital va alors se produire en 647 : les premières incursions arabes dans la région. Elles vont sceller définitivement le destin de ces peuples sous l'étendard de l'Islam. Elles vont aussi consacrer une autre grande césure historique, entre le Nord et le Sud de la Méditerranée.

- En 1492, c'est la *Reconquista* espagnole. L'Espagne est devenue une puissance mondiale qui étend, au XVI^e siècle, son aire d'influence maritime et terrestre en occupant plus ou moins durablement Mers-el-Kebir, Oran (1509), Alger, Dellys, Ténès. Oran sera espagnole pendant trois siècles.

- Un corsaire d'origine turque, Khaïr-ed-Din, connu sous le nom de Barberousse, est devenu bey d'Alger. Il fait acte d'allégeance au Sultan Selim en 1519. La Régence d'Alger est née. La guerre de course effrénée qu'elle mène en Méditerranée va amener des réactions de plus en plus vives de la part des puissances européennes.

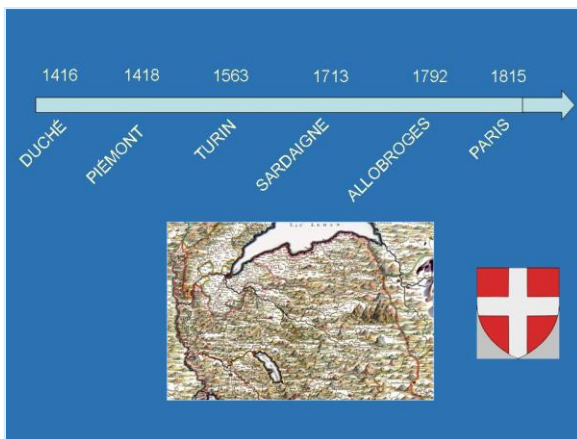
Le 14 juin 1830, Bourmont fait mettre à terre ses troupes sur les plages de Sidi-Ferruch. Aucun contemporain n'imagine alors que les Français seront encore là 132 ans plus tard. La ligne directrice des premiers temps de la présence française dans cette contrée, c'est... qu'il n'y a pas de ligne directrice de la part du pouvoir politique. La France est empêtrée dans sa conquête, dont Bugeaud va constituer, de façon extrêmement schématique, le pivot central. Avant lui se déroule une phase de conquête purement militaire. Les Français tiennent des places côtières et se trouvent obligés d'étendre localement les opérations militaires pour les protéger. La faible autorité ottomane a volé en éclat et les oppositions sont locales et traitées comme des cas d'espèce. À partir de 1832, une figure remarquable, l'Émir Abd-El-Kader, va tenter de fédérer ces



populations sous l'étendard de la religion. Il n'y a dès lors qu'une alternative : l'abandon ou la conquête totale. L'Émir fera sa reddition en 1847. Après Bugeaud, L'Algérie, terre de conquête, devient une terre de peuplement, d'abord français, puis européen.

Le maréchal Bugeaud
Horace Vernet

Il convient de répondre maintenant à une question qui n'est pas aussi évidente qu'il y paraît : pourquoi des Savoyards ?



La Savoie va constituer une aire de prospection intéressante pour le peuplement de l'Algérie pour des raisons économiques et politiques. Cette terre est traditionnellement une terre d'émigration, comme tous les pays pauvres, en particulier ceux qui ont une agriculture de montagne.

La Savoie

Cette émigration peut être saisonnière, temporaire ou définitive. Cette disposition à l'émigration sera renforcée par des considérations politiques découlant d'une longue évolution historique du Duché. En 1416, Amédée VIII le Pacifique, qui n'est encore que Comte de Savoie, obtient pour ses possessions le statut envié de Duché de l'Empire Romain Germanique, ce qui lui procure une grande autonomie politique. En 1418, il hérite de la province italienne du Piémont. La Savoie devient un État incontournable dans le grand jeu diplomatique et militaire européen du fait de sa position géostratégique. Malgré les guerres incessantes, la Savoie réussira à se doter d'une armature administrative dont

l'Académicien André Chamson a souligné la remarquable précocité. Mais cet État puissant contient en germe, dès sa formation, les conditions de sa longue décadence, car c'est un État disparate. Pour des raisons culturelles, linguistiques et sociologiques, la fusion entre la Savoie appartenant à l'aire française et le Piémont italien ne se fera jamais. La Maison de Savoie va marquer un intérêt grandissant pour les affaires italiennes, qui se concrétisera en 1563, par le départ de la cour de Chambéry pour Turin. Enfin en 1713, Victor Amédée II reçoit la couronne de Sicile qu'il échange en 1720 contre celle de Sardaigne. Les habitants de Chambéry deviennent ainsi des citoyens sardes ! Cet imbroglio dynastique un peu chaotique donnera aux Savoyards le sentiment grandissant qu'ils sont délaissés, quelle que soit la valeur personnelle de certains ducs. La Révolution française aura donc, avec l'aide de la diaspora savoyarde en France, un grand retentissement dans le Duché. Le 29 octobre 1792, une assemblée des représentants communaux, dite des Allobroges, réunie dans la cathédrale de Chambéry, consacrera un « divorce à l'italienne » en votant le rattachement à la France. Malgré les difficultés, la Savoie sera « provisoirement » française de 1792 à 1815 et connaîtra le Consulat et l'Empire. Cette province sera alors rendue, à la Restauration, au Roi de Sardaigne, par le traité de Paris de 1815. Mais deux éléments fondamentaux demeureront au milieu du XIX^e siècle : la Savoie restera un pays pauvre et dans l'orbite française.

Curieusement, la route des Savoyards pour l'Algérie va passer par... Genève ! Genève la hautaine, bourgeoise et calviniste ! En effet, dès 1852, des investisseurs suisses, emmenés par deux banquiers genevois, Paul-Elisée Lullin et le baron François-Auguste Sautter de Beauregard, envisagent de créer une colonie agricole en Algérie. Pendant plus d'une année, ils vont défendre auprès du gouvernement français avec une exquise diplomatie et... un réel acharnement des propositions initialement assez exorbitantes. Lorsqu'ils seront revenus à des positions plus réalistes, l'Empereur se laissera fléchir, peut être en raison de ses idées saint-simoniennes de jeunesse. On déchantera quelques années plus tard sur l'aspect « coopératif » de ces projets. Il n'en reste pas moins vrai que Napoléon III avait aussi une prévention favorable à l'égard des Suisses. Il gardait un relatif bon souvenir de ses années de jeunesse et d'exil passées avec sa mère, la reine Hortense, à Arenenberg au bord du lac de Constance. Et Philippe Seguin de rajouter « cette culture germanique dans laquelle il a baigné fait bon ménage avec cette caractéristique du vrai bonapartisme qu'est l'euroanéité ».

Finalement, l'Empereur signera le décret qui accordait une vaste concession à la Compagnie Genevoise des Colonies Suisses de Sétif, créée le 26 avril 1853. Le démarrage de cette vaste opération fut assez satisfaisant, les premiers colons suisses arrivant en 1853. Mais dès 1855,

il devint évident que le nombre de colons suisses était insuffisant. Il fallut étendre les prospections à la Savoie, comme le signalait la Compagnie par une lettre du 14 Juillet 1855, adressée à Monsieur le Maréchal Comte Vaillant, Ministre de la guerre.

Les premiers colons savoyards, généralement des paysans misérables, souvent illettrés, partiront en octobre 1855. Une feuille de route leur était distribuée. Elle permet aujourd'hui de suivre les tribulations de ces malheureux durant un voyage qui était pour eux un véritable saut dans l'inconnu. La première épreuve était un voyage à Genève où ils étaient regroupés avec des émigrants suisses. La feuille de route précisait « Vous partirez par la voiture pour Lyon. Vous ferez bien d'emporter des vivres pour passer douze à quinze heures dans la voiture » !

La seconde étape était nettement plus angoissante : il s'agissait de descendre le Rhône en bateau ! Le *Pionnier* a été le premier bateau à vapeur mis en service sur le Rhône en 1829. Il réalise alors en quatre jours la remontée du Rhône sur le trajet Arles-Lyon, habituellement couvert en plus de vingt jours par le halage par des bœufs, des chevaux, et des hommes. Plusieurs compagnies assureront ces transports avec des bateaux de différents types, d'abord en bois puis rapidement avec des coques en fer, et des machines généralement construites au Creusot. De même la descente du Rhône n'était pas sans danger, et le voyage pour Avignon durait un jour ou deux suivant les conditions de navigation. Le voyage fluvial se terminait en Avignon, les bateaux continuant sur Arles.

Les savoyards étaient alors confrontés à une nouvelle aventure : le voyage Avignon-Marseille en train, dont la feuille de route annonçait triomphalement qu'il se faisait en moins de quatre heures ! Prodige des nouvelles technologies ! Les études sur l'établissement d'une ligne Paris-Lyon-Marseille avaient débuté dans les années 1840. De nombreux projets furent élaborés et plusieurs compagnies formées. Elles seront dissoutes lors de la formation du PLM en avril 1857. Le tronçon Avignon-Tarascon-Arles-Marseille fut concédé par l'État en 1843 à la compagnie « Avignon-Marseille ». La traction des trains de voyageur qu'utilisèrent les savoyards était appelée le «service des grandes roues » et était souvent assurée par des locomotives Stephenson type 111. Une première série de neuf machines avait été commandée en 1846 au grand constructeur anglais. Une seconde série de huit machines identiques aux précédentes fut construite à La Ciotat, sur plans anglais, dans les ateliers Louis Benet.

Lorsqu'ils arrivent à Marseille en 1855, les Savoyards trouvent une ville en pleine transformation. La gare Saint-Charles a été inaugurée quelques

années plus tôt sous sa forme définitive. Le Vieux Port est devenu trop exigü pour faire face à l'extension considérable du trafic maritime dès les années 1840. D'immenses travaux sont engagés par l'État. Ils vont hisser Marseille au premier rang des ports français et en faire la porte de notre futur Empire colonial. La construction du bassin de la Joliette, de la digue du large, l'agrandissement du port auxiliaire du Frioul, la construction des bassins du Lazaret et d'Arenc, du bassin Napoléon, le percement de la rue Impériale pour relier l'ancien et le nouveau port, tous ces travaux gigantesques sont lancés ou vigoureusement poursuivis par le gouvernement impérial. Dans son excellente présentation du mois d'octobre 2012, notre collègue Jean-Pierre Guiol nous a montré qu'il en allait de même à La Seyne-sur-Mer. Ces grands travaux témoignent tous de l'activisme constant de l'Empereur pour aménager le territoire national et faire entrer notre pays dans l'ère industrielle. Cependant, aujourd'hui encore, il n'y a pas à Marseille de rue qui porte le nom de « Napoléon le Grand », pour employer la terminologie de Monsieur Philippe Seguin. Car bien sûr, il y a la grande ombre maléfique de Victor Hugo qui obscurcit cette période de notre histoire. Le chantre officiel de la République ne baptisait-il pas Louis Napoléon « l'enfant du hasard dont le nom est un vol et la naissance un faux ». Et Philippe Seguin d'ajouter « Est-il nécessaire de relever au passage que notre plus grand poète (hélas ! disait Gide) pouvait, à l'occasion, se montrer odieux et même abject ? »

Nos Savoyards n'avaient certes pas ce genre de préoccupations. Après avoir effectué les dernières démarches administratives chez le sous-intendant militaire, ils avaient probablement passé une nuit agitée dans l'attente de leur dernière épreuve : la traversée de la Méditerranée. Le transport maritime entre la France et l'Algérie est alors en pleine mutation sous le triple aspect de l'armement, de l'activité portuaire et de la technologie navale. Les premières années de la conquête, la Marine assure directement ou par affrètement la quasi-totalité des transports militaires et civils, principalement au départ de Toulon, et accessoirement à partir de Marseille et Sète. Dès 1832, la chambre de commerce de Toulon demande au gouvernement de confier par contrat les activités civiles à l'armement civil, la Marine souhaitant de son côté se concentrer sur ses activités purement militaires. L'État désirera conserver au départ de Toulon des missions régaliennes. On y ajoutera par la suite le transport de quelques passagers. L'essentiel de l'activité commerciale sera alors progressivement effectué par l'armement civil au départ de Marseille, devenue un port moderne et important, relié au reste du pays par le chemin de fer. Des industriels entrepreneurs vont fonder à Marseille de nombreuses compagnies maritimes qui desserviront bientôt Bône, Philippeville, Stora, Alger, Oran, avec des

lignes rattachées à destination de la Corse et de la Tunisie. Certaines compagnies perdureront pour donner naissance à des armements prestigieux. Enfin, une révolution technique majeure amène l'introduction progressive de bateaux à vapeur munis de roues puis d'hélices.

Le 8 octobre 1855, nos premiers Savoyards embarquent pour Stora, petite port de l'est algérien, probablement à bord d'une frégate de l'État assurant plusieurs rotations mensuelles pour cette destination. Il s'agissait peut-être d'une frégate à vapeur de 220 cv, comme le *Labrador*, qui avait quitté Marseille le 21 décembre 1852, pour emmener l'Émir Abdelkader et sa famille à Istanbul, après leur élargissement par l'Empereur. Les Savoyards rejoindront Stora dans des conditions moins confortables, après trois jours de mer, entassés dans des dortoirs ou trempés sur le pont. Stora est un petit village de l'est algérien, situé au pied de montagnes tombant dans la mer. Sa rade, déjà utilisée par les Romains, a vu de nombreux pêcheurs européens opérer dans ses eaux avant la présence française, malgré l'insécurité qui régnait sur ces côtes, à l'époque aux mains des Turcs. Pendant plusieurs siècles, des Marseillais et des Génois vinrent y récolter du corail et des éponges, alors que les pêcheurs du golfe de Naples y relâchaient pendant de courtes périodes, et repartaient après avoir salé leurs poissons.

C'est dans ce petit port que nos Savoyards, sans doute un peu groggys par leur voyage, vont faire leurs premiers pas sur la terre d'Afrique. L'armée les prendra en charge en les regroupant avec leurs maigres bagages. Le lendemain, ils vont quitter Stora pour rejoindre Sétif, après six jours de progression sur de mauvaises pistes, faisant généralement étape à El-Arrouch, Constantine, Mila, et Djemila. Des convois sont constitués avec des chariots bâchés tirés par des mulets. On y a installé les familles sur des paillasses. Les bagages suivent sur des prolonges d'artillerie. Des militaires conduisent les chariots, escortés par des cavaliers. La piste suit une ancienne voie romaine. Le premier arrêt s'effectue à El-Arrouch où nos Savoyards sont recueillis dans le poste militaire. Ce centre est situé dans une cuvette. Depuis le mont Toumiette voisin, on peut découvrir, par temps clair, le panorama grandiose de la côte de Philippeville à Djidjelli.

Le deuxième jour, les convois grimpent d'El-Arrouch à Constantine. La route suit encore la voie romaine de Cirta à Stora qui passe par col d'El-Kantour. Avec l'altitude, la température descend. Il fait froid l'hiver à Constantine. Enfin, c'est l'arrivée dans cette grande ville, l'ancienne *Cirta*. La longue histoire de cette ville permet de mieux comprendre bien

des aspects de l'évolution politique et sociale de l'Afrique du Nord centrale jusqu'à nos jours.

Nous allons donc nous y attarder quelque peu. Son nom qui vient probablement du phénicien et de l'akkadien signifie « taillé à pic ». Elle constitua toujours pour les berbères un centre important de résistance à tous les envahisseurs. Les rois numides Massinissa et Jugurtha en firent leur capitale au second siècle av. J-C. Après la chute de Carthage en -146 av. J-C, elle va constituer un élément important du dispositif politique, administratif et militaire des Romains en Afrique du Nord. L'empereur Constantin Le Grand reconstruira la ville devenue évêché et la nommera Constantine en 313 après J-C.

Les Berbères du Constantinois s'opposèrent vigoureusement à tous les envahisseurs qui suivirent les Romains. Mais l'événement le plus important aura lieu quatre siècles plus tard. Une femme d'exception, au destin plus ou moins mythique, la Kahina, réussit à fédérer plusieurs tribus berbères des Aurès et à s'opposer à la conquête arabe. Elle écrase les troupes de Hassan Ibn Numan, l'Émir omeyyade de l'Ifriqiya, à la bataille de la Mikiyana près de Tébessa. Elle repousse les armées arabes jusqu'en Tripolitaine. L'Émir portera alors ses efforts sur Carthage qu'il enlève aux byzantins en 698. La destruction de l'exarchat de Carthage marque la fin de la présence romaine et byzantine en Afrique du Nord et la montée de l'Islam au Maghreb. La Kahina est le dernier obstacle qui se dresse désormais devant la marche victorieuse des Arabes vers l'ouest. L'ultime bataille entre la civilisation berbère et les Arabes aura lieu à Tabarqua en 702. Vaincue, la Kahina sera décapitée en un lieu appelé depuis *Bir-al-Kahina* le « puits de la Kahina », et sa tête sera portée à l'Émir. La route de l'Atlantique était ouverte aux Arabes. L'histoire du Maghreb va devenir, pour plus d'un millénaire, une histoire un peu chaotique et très fragmentée. Mais les Berbères feront toujours preuve d'une belle indépendance politique à l'égard de tous les pouvoirs, dans le seul but de protéger leur liberté. Et ce jusqu'à nos jours.

Lors de la conquête de l'Algérie, ils défendront farouchement leurs territoires contre l'extension progressive de la présence française. Mais, comme à leur habitude, ils seront toujours incapables de s'unifier, et resteront prisonniers de leurs rivalités internes, des luttes tribales et de leur méfiance séculaire à l'égard de tout ce qui n'est pas berbère. Ils rejoueront avec les Français l'éternel jeu d'opposition-coopération. Salluste était toujours d'actualité. Même l'Émir Abd-El-Kader, cet Arabe de l'ouest, aura constamment du fil à retordre avec les Berbères du Constantinois, bien qu'il prétendît descendre du Prophète mais aussi de la grande tribu berbère des Banou Ifren. Malgré son aura, sa grande

autorité, et sa justice expéditive, les Berbères n'en feront qu'à leur tête. L'historien Pierre Montagnon parle « du bloc kabyle, insensible aux appels et aux menaces. Ces Kabyles-là parlent de régaler l'Émir de couscous noir (la poudre) s'il persiste à vouloir leur réclamer l'impôt » !

Les Français eurent eux aussi à faire donner la poudre pour prendre Constantine. Une première tentative, mal menée par Clauzel à partir de Bône à l'automne 1836, se conclura par un échec sanglant. Elle coûtera son poste à Clauzel. Il sera remplacé par Danrémont qui repartira à l'assaut de Constantine l'année suivante.



La prise de Constantine
Horace Vernet

L'attaque commence le 1^{er} octobre 1837. Le duc de Nemours, second fils du Roi Louis-Philippe passe la Seybouse à la tête des trois premières brigades. L'armée arrive sous les murs de Constantine le 6. Une brèche est ouverte le 11. 3.000 cavaliers arabes, les artilleurs turcs décimés à leurs créneaux par l'artillerie française, défendent leur ville avec un grand courage. L'héroïsme n'est pas moins grand dans le camp français. Les combats sont très durs et les pertes importantes. Les officiers supérieurs combattent, l'arme au poing, au milieu de leurs troupes, comme le duc de Nemours avec la légion. Le général Rulhières est blessé, ainsi que le général Perrégaux qui décédera quelques jours après. Le colonel Combes est tué. En se portant aux avant-postes, le commandant en chef, le lieutenant-général Damrémont, Pair de France, Gouverneur Général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique trouve la mort de Turenne. Au milieu de la bataille, Valée, le plus ancien de ses

adjoints prend aussitôt le commandement pour l'assaut décisif. Le lendemain, 13 octobre à l'aube, trois vagues françaises sont en place. Turcs et Algériens les attendent derrière les murs. Le lieutenant-colonel Lamoricière qui commande la première charge se dresse, tire son sabre et crie d'une voix forte : « Zouaves à mon commandement !... En avant ! Vive le Roi ». Les troupes se précipitent dans la brèche derrière lui. La ville tombe. Le bey Hadj Ahmed Ben Mohammed Cherif et son fidèle, le terrible Ben-Aissa s'enfuient. Ils disparaissent de la scène algérienne. Valée est élevé à la dignité de Maréchal de France et remplace l'infortuné Danrémont comme Gouverneur Général. La France a fait un grand pas dans la conquête complète de l'Algérie.

Nos Savoyards arrivent deux décennies plus tard, dans une cité apaisée et industrielle, fière d'avoir traversé vingt-trois siècles d'histoire. Ils entrevoient la vieille ville, le « Rocher », qui a sûrement pour eux les mystères de l'Orient. Ils vont dormir dans les casernes, au bord des gorges spectaculaires du Rhumel qui partagent la ville en deux.

L'étape suivante, pour Mila, est éprouvante. La route s'élève jusqu'à 1100 m et longe d'impressionnants ravins. Le froid est plus vif et un vent violent balaye les hauteurs. Les pluies sont fortes et les bâches des chariots protègent mal les familles. Par endroit, la route s'enfonce dans des forêts profondes. Les Savoyards sont terrorisés par les bruits de la forêt qu'ils ne connaissent pas : le « rire » des hyènes et les hurlements des chacals qui s'approchent de la route; parfois, dans le lointain, le rugissement d'un lion. Il faut dire qu'à cette époque les lions d'Afrique ne sévissaient pas qu'à Tarascon. Leur présence était bien réelle. Les Savoyards parviennent harassés dans la ville de Mila qui a un long passé. Située sur un petit affluent du Rhumel, elle a été l'un des quatre grands *castella* qui assuraient la protection de *Cirta*. Elle a été le siège de deux conciles, le second étant tenu en 416 par Saint Augustin, l'évêque d'Hippone. Pendant la guerre contre les Vandales, elle fut conquise par Bélisaire et Justinien y construisit de grands monuments. Les Savoyards rejoignent le poste militaire. Ils longent un rempart byzantin qui entoure la médina, la vieille ville.

Le lendemain, le convoi repart pour Djemila. La route s'étire dans une région froide et venteuse. Le soir, il arrive dans le village de Djemila. Plus exactement Jamila, la belle en arabe, d'où vient le nom kabyle Gamila. Près du village, s'étendent sans doute les plus belles ruines romaines d'Afrique du Nord avec celles de Timgad. La ville antique porte le nom berbère de Cuicul. Elle a été fondée en 96, probablement par les vétérans de l'empereur Nerva. Ils y avaient été installés pour garder la région et surveiller les tribus belliqueuses de la montagne. Cette zone constituait

en effet un carrefour stratégique. Notre collègue Geneviève Nihoul nous a parfaitement décrit l'organisation romaine dans sa remarquable présentation de 2011. La grande route de Constantine à Sétif assurait la communication Est-Ouest entre les provinces de Numidie et de Mauritanie. Elle y croisait une voie Nord-Sud reliant, à travers les montagnes de la Petite Kabylie, le port de Djidjelli à Lambèse, chef-lieu de la province numide. La ville est située à 850 m d'altitude sur un éperon rocheux entouré de profonds ravins, dans un cirque de montagnes décharnées. Tous ceux qui ont vu Djemila ont été saisis par le silence et l'isolement de cette ville du bout du monde. « Mais le vent souffle sur le plateau de Djemila » dit Camus. « Dans cette grande confusion du vent et du soleil qui mêle aux ruines la lumière, quelque chose se forge qui donne à l'homme la mesure de son identité avec la solitude et le silence de la ville morte. »

Le jour suivant, les convois accomplissent leur ultime étape qui les conduit à Sétif. Ils cheminent sur un haut plateau, bordé au nord par la masse imposante des Babors, les premières marches de la Petite Kabylie. Au sud le regard porte au loin, à travers de molles ondulations, jusqu'aux monts du Hodna et au massif des Aurès, au-delà desquels s'étendent les immensités sahariennes. L'hiver, il neige et des vents glacés balaient ces hauts plateaux. L'été y est torride. Ils atteignent enfin Sétif, la grande ville de Petite Kabylie située à 1100 m d'altitude, ce qui lui vaut son nom de *Sitif al alia*, Sétif la haute. Son nom viendrait du mot berbère *Stif* (terre noire). Les Romains donnèrent le nom de *Sitifis* à la ville qu'ils créèrent là en 57 av. J-C. Jugurtha y livra bataille à Marius. Les Savoyards arrivent enfin dans leur nouveau pays. Ils franchissent les murs de la citadelle par la porte de Djemila. Ils ont quitté la Savoie (un autre monde) il y a une quinzaine de jours (une éternité)... Ils seront à pied d'œuvre le lendemain. Bientôt, les voyages se feront en diligence sur de meilleures routes, dans une région apaisée.

La Compagnie Genevoise des Colonies Suisses de Sétif avait commencé à appliquer dès 1853 les accords qu'elle avait conclus avec le gouvernement français. La compagnie avait reçu une concession globale de 20000 hectares pris sur des terres domaniales ottomanes. La question de l'appropriation agraire pour l'établissement de lots de colonisation a été, pendant la durée de la présence française, un débat plus politique et social qu'économique. Lors de la conquête, l'Algérie est un immense pays vide : une estimation très vague donne environ 3 Millions d'habitants occupant de l'ordre de 400000 km² (soit l'Algérie septentrionale hors Sahara). 95% sont des ruraux s'adonnant à une simple agriculture de subsistance. Il n'y a pas de cadastre sous l'administration ottomane, et l'organisation territoriale est souvent basée sur un droit coutumier tribal,

assez vague et toujours oral. Les biens de l'État (*azel*) et ceux des grands propriétaires fonciers (*haouch*) sont entre les mains des dignitaires turcs. Au niveau tribal, la propriété peut être collective (*arch*) ou privée (*merk*). Cette dernière demeurant en indivision pour éviter le morcellement. Bien que les concessions fussent établies dans l'immense majorité des cas sur des terres domaniales ottomanes (*azel*), et parfois sur des bien (*habou*) de confréries religieuses qui s'étaient opposées à la France, il y eu très souvent un sentiment de frustration de la part des autochtones. Il est vrai que la structure des organisations tribales fut souvent déstabilisée, notamment par la politique assez spécieuse de cantonnement, tendant à sédentariser les tribus.

A contrario, le travail acharné des colons donnera définitivement à l'Algérie ses meilleures terres et exploitations agricoles. La Mitidja, la région agricole exemplaire de l'Algérie du temps de la France, était citée par les spécialistes comme modèle au niveau mondial, au même titre que la Californie. Cependant, elle était, à l'arrivée des colons, une zone de marécages, où les populations étaient décimées par le paludisme. Toutefois, les germes de l'incompréhension mutuelle étaient bien là. Sur cette concession, 10000 hectares étaient alloués aux colons répartis en dix villages de cinquante maisons construites par la Compagnie, 2.000 hectares affectés aux communaux des villages et 8.000 ha était alloués à la Compagnie comme rétribution de ses investissements. Chaque famille, qui comportait donc théoriquement 10 personnes, recevait finalement une maison, et un lot de 20 hectares. Mais ces concessions n'étaient pas gratuites. Un capital de 3000 francs était exigé de chaque colon. Les hauts plateaux algériens constituent les meilleures terres d'Algérie pour la culture des céréales. Du fait du climat, on considère que les rendements céréaliers dans ces régions étaient alors de l'ordre d'un dixième de ceux de la Beauce. Une propriété de 20 hectares sur les hauts-plateaux, correspondait tout simplement à une propriété de deux hectares en Beauce ! Pour faire vivre dix personnes ! On a beaucoup brocardé, un siècle plus tard, « l'Algérie de papa ». Mais on a assez peu parlé de celle de grand-papa. Les Savoyards aussi méritent notre respect...

GLOBAL 20.000 Ha	Compagnie Genevoise	8.000 Ha
	Communaux des villages	2.000 Ha
	Colons (10 villages de 50 feux)	10.000 Ha
FAMILLE	10 personnes	20 Ha

Colonies suisses : répartition foncière

Les colons rejoignent leurs villages respectifs avec une petite escorte militaire. Il y a quelques gardes dans chaque village. Les tribus kabyles des montagnes environnantes ont souvent un sentiment belliqueux et sont promptes à s'enflammer. Chaque famille prend possession de sa petite maison. Il s'agit d'édifices standard de trois pièces, très modestes pour abriter une famille de dix personnes ! L'entraide est très forte entre ces pauvres gens perdus dans un nouveau monde totalement inconnu.

L'armée s'est employée à de grands travaux d'infrastructure qui vont bénéficier à toute la région. Le Génie dresse le relevé topographique du territoire, construit des routes carrossables, des rues dans les villages, des ponts, capte les sources, érige des fontaines et des lavoirs, édifie des bâtiments publics, des hôpitaux.

La situation avait été jugée correcte fin 1853, à l'arrivée des premiers Suisses qui avaient trouvé leurs maisons juste terminées. Mais le bilan général commence à se dégrader assez rapidement dès 1854. Le nombre des colons suisses est en baisse. Certains villages ne sont que partiellement occupés et les infrastructures dues par la Compagnie Genevoise prennent du retard ou ne sont plus exécutées. Les émigrants subissent la dureté du pays : hivers rigoureux, invasions de sauterelles, sirocco, mauvaises récoltes. Une épidémie de choléra et de typhoïde aggravée par des inondations fera une centaine de victimes dans la colonie en 1854. Beaucoup de colons sont découragés. Au même moment, la Compagnie Genevoise doit faire face en Suisse à une violente campagne de presse. On met en doute son action et ses finalités. À partir de ce moment, la Compagnie se verra forcée de se tourner vers la Savoie pour peupler ses villages.

En octobre 1855, nos premiers Savoyards rejoignent donc, en toute innocence, une organisation déstabilisée où le doute s'installe. Ceux d'entre eux qui ont l'habitude des travaux agricoles s'attellent à la tâche avec courage. Les autres, souvent les plus misérables, survivent difficilement. La Compagnie Genevoise leur accorde des prêts. En fait, ces malheureux vont progressivement devenir des métayers de la Compagnie. Certains abandonnent et vont travailler à Sétif comme simples ouvriers, petits artisans ou commerçants.

La Compagnie vend ses propres lots à des propriétaires qui restent en Suisse et les mettent en métayage, de préférence auprès de fermiers kabyles. Les relations avec la population locale se dégradent et la Compagnie, dont la politique n'est pas des plus habiles, met facilement ces maux sur le dos des colons. De nouvelles épidémies apparaissent en 1856 et frappent la colonie de plein fouet. Le cas de la famille Lachenal de

Frangy, installée dans le village de Mahouan en octobre 1855 est symbolique. En août 1856, dix mois après son arrivée, le père de famille et sa fille aînée décèdent à quinze jours d'intervalle. La mère de famille, âgée de 40 ans, reste seule sur son lopin de terre avec cinq enfants âgés de 3 à 18 ans ! Il s'agissait de ma trisaïeule pour laquelle les fastes de la vie coloniale s'ouvraient sous de mauvais augures !

La colonie produit surtout du blé dur et de l'orge. Or la fin de la guerre de Crimée en 1856, amène une chute brutale du cours des céréales. De plus le transport des céréales vers Marseille restera toujours coûteux, même après l'ouverture de lignes ferroviaires dans le Constantinois. La colonisation agricole familiale sur de si faibles surfaces s'avère ainsi des plus difficiles. Devant ces échecs patents, l'accord entre le gouvernement français et la Compagnie Genevoise est rompu le 24 avril 1858.

Il est indéniable que la Compagnie privilégia toujours ses intérêts particuliers aux intérêts généraux de la Colonie. A contrario, la Compagnie avait introduit des techniques agricoles modernes qui bénéficieront, sur la longue durée, à toute la région. D'une façon plus générale, les colons européens qui en avaient les moyens introduiront en Algérie dès la fin du XIX^e siècle des techniques inspirées du « dry farming » américain qui amélioreront considérablement la production algérienne et les placeront souvent en avance par rapport aux agriculteurs métropolitains.

PÉRIODE 1853 - 1857	1098 SAVOYARDS & PIÉMONTAIS
	803 FRANÇAIS (MIDI, SUD-OUEST)
	712 SUISSES (VAUDOIS)
	343 ALLEMANDS, ITALIENS, ESPAGNOLS
	TOTAL : 2956 ÉMIGRANTS
1860	RESTE : 368 ÉMIGRANTS

Colonies suisses : bilan migratoire

De 1853 à 1857, la Compagnie avait réussi à faire venir environ 3000 émigrants de différentes nationalités. En 1860, il n'en restait plus que 368. Quelques Savoyards resteront sur place comme modestes agriculteurs, comme deux fils de la famille Lachenal. Ils seront toujours dans une situation critique. La Compagnie Genevoise décide alors de réaliser les créances hypothécaires qu'elle avait consenties aux petits colons et les menace d'une expropriation générale. Ces malheureux colons adresseront en juillet 1869 une pétition à l'Empereur pour demander son soutien. D'autres retourneront en France. Mais la plupart des Savoyards et surtout leurs enfants partiront vivre dans les villages nouveaux d'Algérie, où ils deviendront ouvriers, artisans, employés ou petits commerçants. Dans les grandes villes comme Alger ou Constantine, ils viendront grossir le prolétariat européen cosmopolite. Ils y cohabiteront avec les Napolitains, Maltais, Espagnols, Juifs séfarades qui donneront peu à peu un piment si spécial à la rive sud de la Méditerranée.

Quant aux contacts locaux avec les populations kabyles ils seront toujours fluctuants et distants. Les Kabyles marqueront une belle indifférence à l'égard de ces « roumis » venus occuper leur pays. Enfin, la question agraire expliquera en partie l'éclosion en Kabylie des dernières révoltes importantes contre les Français qui embraseront la région en 1857 et en 1860. L'Algérie est considérée comme complètement conquise à cette époque. L'historien Pierre Montagnon note ce fait marquant « Pour la première fois de son histoire, elle est unifiée dans sa quasi-intégralité. »

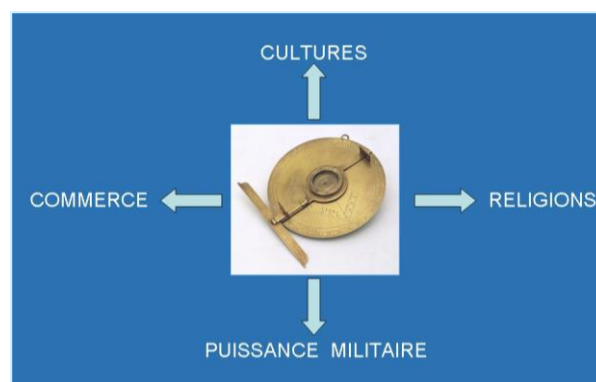
Finalement les Kabyles continueront à faire preuve d'une totale indépendance à l'égard de tous les pouvoirs : avant la France, du temps de la France et même après le départ de la France. Ceux qui ne connaissent pas l'Algérie ne peuvent qu'être surpris par l'affirmation continue d'une telle conscience politique identitaire à travers les âges, avec le rejet sans ambages de tout ce qui n'est pas berbère.

Il est maintenant temps de prendre un peu de recul et de s'interroger sur l'attitude de Napoléon III vis-à-vis de l'Algérie. L'Empereur, qui était un honnête homme, essaya toujours au cours de son règne de mettre en œuvre les idées du Prince Louis-Napoléon, qui étaient, dans bien des cas, très en avance sur son temps. L'analyse qu'en fit Marx, bien que sévère, fut moins expéditive que celle de monsieur Hugo. À propos de l'Algérie, il avait émis, au début de son règne, une opinion très réservée, considérant que ce territoire constituait « un boulet attaché aux pieds de la France ». L'expression sera reprise un siècle plus tard. Puis ses idées sur l'Algérie évolueront, peut être sous l'influence de certains de ses conseillers,

comme Ismaël Urbain. L'Empereur effectue alors un premier voyage en Algérie en 1860. Au-delà des décors de carton-pâte des voyages officiels, fut-il saisi, comme tant d'autres, par la beauté sauvage de ce pays ? On a parlé de coup de foudre impérial. Les conceptions de l'Empereur évoluent alors radicalement. Il esquisse, un peu confusément, ce qui peut être considéré comme les prémices de la définition d'une politique arabe de la France. Il déclare en 1865 « ce pays est à la fois un royaume arabe, une colonie européenne et un camp français ». Les rêves de royaume arabe rattaché à la France s'évanouiront à Sedan.

Mais l'Empereur n'en oublie pas pour autant les intérêts de son pays en Méditerranée. Là comme ailleurs, il est un mondialiste avant l'heure. Le point d'orgue des vues impériales en Méditerranée aura lieu en Égypte le 17 novembre 1869. Ce jour-là, l'Impératrice Eugénie représente l'Empereur malade aux cérémonies d'ouverture du canal de Suez, aux côtés du Khédivé, de nombreux souverains et... de l'Émir Abd-el-Kader ! Philippe Seguin parle d'un « moment de gloire et d'apogée ». Paul Morand nous rappelle à ce sujet ce que Voltaire écrivait dans *L'Essai sur les mœurs* : « Le voyage de Vasco de Gama au royaume de Calicut, dans les Grandes Indes, par le cap de Bonne-Espérance, fut ce qui transforma le commerce de l'Ancien Monde ». C'est la France qui va redonner un nouveau souffle à la Méditerranée. Pendant un siècle, les navires qui partent pour l'Orient passeront devant la statue de Ferdinand de Lesseps en quittant la Méditerranée, cette mer qui depuis trois millénaires est un des lieux singuliers du monde où l'histoire des peuples semble vouée à la passion et au paroxysme.

Des temps homériques jusqu'à nos jours, quatre points cardinaux bornent en effet son horizon, pour le meilleur et pour le pire : la culture, la puissance militaire, le commerce (on dirait aujourd'hui l'économie) et les religions. Il y a peu d'endroits dans le monde qui possèdent ces quatre points cardinaux.

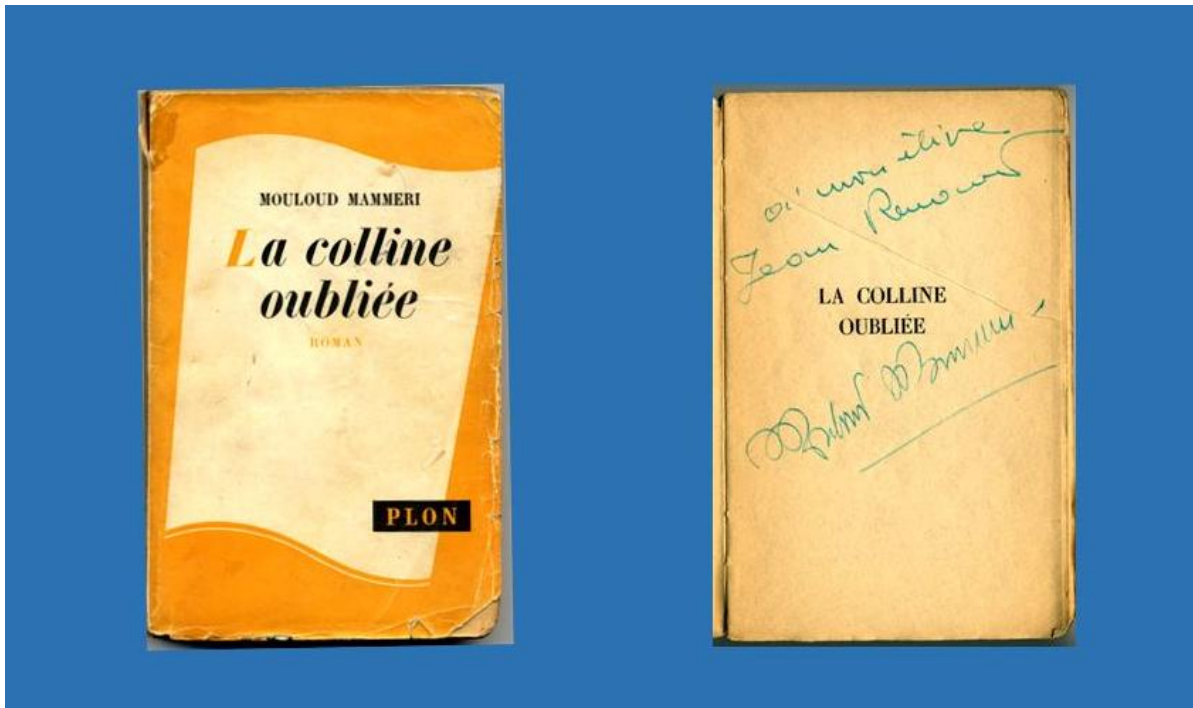


Les quatre points cardinaux de la Méditerranée

Permettez-moi simplement de conclure sur une touche plus personnelle, empreinte d'interrogations plutôt que de certitudes. Alors, nous dit Saint-Exupéry, « je remontais dans ma mémoire jusqu'à l'enfance, pour retrouver le sentiment d'une protection souveraine. Il n'est point de protection pour les hommes. Une fois homme, on vous laisse aller ». Il y a une soixantaine d'années, j'étais un petit bonhomme qui galopait sous les arcades du Lycée Ben-Aknoun, sur les hauteurs d'Alger, en ployant sous le poids de son Gaffiot et de son Bailly. Nous avons tous rencontré durant notre jeunesse des maîtres d'exception qui nous ont marqué pour la durée de notre vie d'homme.

Je voudrais évoquer avec émotion et non sans colère, deux professeurs de lettres classiques qui furent de ceux-là. L'un était kabyle et chrétien. Cet homme de grande érudition, pénétré de vertus toutes romaines, fut froidement assassiné après l'indépendance de l'Algérie.

L'autre s'appelait Mouloud Mammeri. Il était kabyle et musulman. Écrivain célèbre en Algérie, émigré au Maroc, il revint après l'indépendance enseigner le berbère à l'université d'Alger dans des conditions précaires.



Mouloud Mammeri : Premier roman (1952)

La chaire de civilisation berbère créée par la France fut supprimée en 1962, et l'ethnologie et l'anthropologie, considérées comme sciences coloniales, disparurent de l'enseignement universitaire. Icône de l'identité berbère, grand acteur de sa culture, Mouloud Mammeri mourut assez mystérieusement en 1989, une nuit, sur une route de l'ouest Algérien. Plus de deux cents mille Kabyles le portèrent en terre, dans son village de Taourit-Mimoun. Il repose au milieu de ces montagnes d'une farouche beauté, là même où plusieurs générations d'instituteurs, ces enfants de Jules Ferry, ces missionnaires de la République, avaient appris aux petits kabyles une histoire qui débutait par « nos ancêtres les Gaulois... ». Mouloud Mammeri avait été un de leurs élèves, lui qui avouait « avoir lu tout Racine par volupté » et qui expliquait la mystique de l'échec dans son œuvre littéraire par l'héritage de l'enseignement de la littérature grecque. « Je crois assez au pessimisme de notre civilisation » dit Mammeri. « Je les ai traduits avec infiniment de passion, de plaisir tous ces tragiques grecs. Cette conception de la vie, effectivement soumise à la puissance capricieuse, souveraine qui était le destin. J'ai retrouvé dans ce climat quelque chose que je devais déjà posséder ».

Les Savoyards des montagnes des Babors furent eux aussi emportés par un destin souverain. La mer les avait amenés. Elle les a repris. Cette mer, prometteuse et cruelle. Oui, prometteuse et cruelle... Alors, bien sûr, nous avons tous perçu la voix de Valéry, qui avait tant aimé la Méditerranée: « Nous avons entendu parler de mondes disparus tout entier, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins, descendus au fond inexorable des siècles. Nous savions bien que toute la terre apparente est faite de cendres. Nous apercevions à travers l'épaisseur de l'histoire, les fantômes d'immenses navires qui furent chargés de richesse et d'esprit. Nous ne pouvions pas les compter. Mais ces naufrages, après tout, n'étaient pas notre affaire... Et nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde ».